

## Transfert II.

### La correspondance avec Reynaldo Hahn

Ô mon petit Reynaldo, ô ma grande affection dans la vie

Proust à Reynaldo Hahn. [vers le 27 février 1904]

Les lettres que Proust échangea avec celui qui fut sans aucun doute son meilleur ami, Reynaldo Hahn, constituent un cas particulier dans l'ensemble de la *Correspondance*. Nous verrons cependant que le mouvement d'élan puis de repli qui caractérise la majorité des échanges épistolaires de Proust vaut également pour la relation avec Reynaldo.

#### **Un jeune homme inspirant**

Proust est rapidement séduit par Reynaldo Hahn lorsqu'il fait sa connaissance chez Madeleine Lemaire, au printemps de 1894 (probablement le 22 mai). Le jeune compositeur n'a que 19 ans et une importante œuvre musicale derrière lui. Situons un peu le « personnage » : Hahn est d'origine vénézuélienne par sa mère, qui est catholique, et d'origine allemande par son père, qui est protestant. Il est né à Caracas le 9 août 1874, ville où Don Carlos Hahn a fait fortune en investissant dans les voies ferrées, le télégraphe et le gaz d'éclairage ; amateur d'opéra et d'opérette, il a participé également au financement du théâtre de Caracas. Reynaldo fait partie d'une famille de 10 enfants. Ils émigrent en Europe en 1877, à la suite de changements politiques. L'enfance et l'adolescence de Hahn relèvent du conte de fées ; il est un petit Mozart en puissance, promis à un brillant avenir : à 5 ans, il joue déjà très bien du piano ; à 7 ans, il chante des airs

d'Offenbach devant la reine Isabelle II d'Espagne et chez la princesse Mathilde; à la maison il apprend le français, l'italien, l'allemand et l'anglais; à 8 ans, il commence à composer; à 10 ans, il entre au Conservatoire, où il a pour maîtres, entre autres, Lavignac et Massenet, pour camarades Cortot, Ravel et Risler, puis pour amis Saint-Saëns et Fauré; à 14 ans, il a déjà écrit une mélodie qui sera extrêmement célèbre à l'époque: *Si mes vers avaient des ailes*, d'après des vers de Hugo; à 16 ans, il est introduit dans le salon des Daudet et compose la musique de scène pour la pièce *L'obstacle*, d'Alphonse Daudet; de 13 à 18 ans, il compose les mélodies de son premier recueil, paru en 1891; et à 20 ans, il commence son opéra *L'île du rêve*, d'après *Le mariage de Loti*, que Proust appréciait beaucoup<sup>1</sup>. Le 24 septembre 1894, à l'âge de 20 ans, Reynaldo pouvait écrire à Suzette Lemaire:

J'ai la sensation d'avoir 43 ans — Et puis, savez-vous (j'en faisais le compte hier) que j'ai déjà écrit: 52 *mélodies*, 93 morceaux de piano de tous genres, à deux mains, à 4 mains, à deux pianos, préludes, variations, impressions, soupirs, valse, morceaux développés, poèmes, 3 morceaux de musique de chambre, 2 poèmes symphoniques, 400 pages d'orchestre comme exercice, 2 chœurs de femmes, une pantomime et un opéra en trois actes? — Il est évident que si l'on voulait séparer le bon grain de l'ivraie il resterait à peine le tiers de cela, mais cela représente *énormément* de travail [...] et je peux dire qu'à mon âge, on n'a généralement pas tant pioché<sup>2</sup>!

Contrairement à Robert de Montesquiou, Reynaldo Hahn a donc déjà pour lui, au moment où Proust fait sa connaissance, la gloire et une œuvre impressionnante à son actif<sup>3</sup>. Mais comme Montesquiou, quoique avec plus de talent que le comte, Hahn décevra les attentes et les espoirs de ses admirateurs. Il ne retrouvera jamais par la suite la même célébrité qu'au temps de *Si mes vers avaient des ailes*, et traînera toute sa vie l'image d'un compositeur mineur, surtout doué pour l'organisation d'événements musicaux, pour la direction d'orchestres régionaux et pour le chant.

Jusqu'à la mort de Proust, Reynaldo fut le seul, avec Céleste Albaret, à pouvoir entrer dans la chambre de l'écrivain sans restriction, dans son intimité, dans cet espace sacré qu'il mit tant d'années à se ménager, patiemment, résolument, pour l'œuvre à faire. C'est du moins le témoignage qu'en a laissé Céleste: « de tous les familiers de M. Proust,

Reynaldo Hahn était le seul qui fût reçu quand il venait, si M. Proust était réveillé<sup>4</sup>», témoignage confirmé par une lettre de Proust, qui précise tout de même que son ami pouvait se présenter plusieurs fois chez lui avant qu'il soit en état de le recevoir :

[V]ous demandiez à me voir. Hélas c'est impossible. Ce n'est pas qu'il y ait certains jours, à peu près une fois par mois, où je ne sois bien. Alors je me lève, je sors, mais généralement trop tard pour aller chez vous. Les autres jours je suis dans les crises, les fumigations. Je ne laisse entrer personne, pas même mon médecin. Le seul être que je vois quelquefois est Reynaldo parce qu'il vient constamment à des heures indues, qu'une fois sur six j'ai fini ma fumigation et cette fois-là le laisse entrer, parce qu'il est si habitué à mon mal, reçoit mes réponses à ses questions, sur un petit papier si je ne peux parler etc. (À Mme Gaston de Caillavet, [peu après la mi-janvier 1910], X, 31)

Ces précisions sur le « degré d'intimité » entre Reynaldo et Marcel sont importantes, dans la mesure où l'espace de Proust, confiné à sa chambre, fut toujours un domaine inviolable, un espace construit, mis en place, nous l'avons vu, pour se protéger, au départ, de Jeanne. Que Reynaldo ait été le seul à pouvoir y pénétrer de façon régulière en dit long sur la place que celui-ci occupa dans la vie de l'auteur de la *Recherche*. Hahn fut un ami privilégié, à n'en pas douter. Fut-il pour autant un *correspondant* privilégié ?

L'édition de la *Correspondance* comprend 185 lettres de Proust et seulement 13 lettres de Reynaldo adressées à Marcel (plus 10 autres lettres écrites à des tiers, dont Montesquiou). Les 13 lettres de Hahn disponibles ont un caractère plutôt anecdotique : potins, rendez-vous, brèves descriptions d'événements mondains ou musicaux. Il nous est donc plus difficile de cerner la nature, l'ampleur et le rôle des lettres de Reynaldo Hahn dans l'ensemble de la correspondance de Proust. Comme dans la correspondance avec Montesquiou cependant, le nombre de lettres varie considérablement d'une année à l'autre, et indique assez bien le mouvement d'élan de Marcel vers Reynaldo, au départ dans l'enthousiasme et l'admiration, suivi d'un premier repli, après les tumultes de la jalousie. Un échange basé sur l'amitié et le respect, où les menus faits de la vie et le ludisme l'emportent sur tout le reste, succédera à cet épisode d'« un amour de Proust ». Ainsi, pour les années 1894, 1895 et 1896, alors que les deux hommes vivent leurs

moments les plus tendres — jusqu'à la rupture de leur idylle —, 35 lettres de Proust et une seule lettre de Hahn ont été retrouvées. Puis nous n'avons qu'une lettre de Marcel et une lettre de Reynaldo en 1897, une seule lettre de Marcel en 1898, aucune lettre pour les années 1899 et 1900, une seule lettre de Proust en 1901, une en 1902, aucune en 1903, 5 en 1904, puis une lettre de Proust et une lettre de Hahn en 1905. L'année 1906 marque le retour de leur échange épistolaire soutenu, avec 30 lettres de Marcel — ce qui suppose au moins autant de lettres de Reynaldo. Nous avons ensuite 17 lettres de Proust en 1907, 16 en 1908, 6 en 1909, 12 en 1910, 18 en 1911, 19 en 1912, 8 en 1913, 13 en 1914, puis presque plus rien à partir de 1915 : 2 lettres de Proust et une seule de Hahn en 1915, aucune en 1916, 1917, 1918, 2 lettres de Hahn en 1919, 3 lettres de Hahn en 1920, encore 3 lettres de Hahn et une seule lettre de Proust en 1921, et une seule lettre de Hahn en 1922. Les deux amis se sont peu écrit pendant la guerre, Reynaldo ayant choisi de se faire envoyer au front, et de vivre pour la cause de la France. Puis, comme l'écrit Virginie Green,

de 1918 à 1922, Proust et Hahn s'écrivirent et se virent moins. Les raisons les plus évidentes en sont le roman à écrire et à publier, les nouvelles et plus brillantes relations du côté du Ritz, la souffrance physique. De son côté, Reynaldo Hahn avait à retrouver sa place dans un monde complètement bouleversé. La hausse fantastique du coût de la vie et peut-être une gestion négligente de sa fortune personnelle contraignirent Reynaldo Hahn, sans doute pour la première fois de sa vie, à se soucier de la gagner<sup>5</sup>.

Mais l'ami le plus tendre, malgré l'éloignement des dernières années, fut celui qui, jusqu'au bout, demeura le plus fidèle : il suivit l'agonie de Marcel, passa la soirée, après la mort de Proust, à téléphoner et à écrire pour prévenir les amis, et veilla toute la nuit<sup>6</sup>.

Deux grandes périodes se dégagent donc de la correspondance de Proust avec Hahn : 1894-1896, et 1906-1914. Si la période 1894-1896 peut être placée sous le signe de la passion, la période 1906-1914 doit être placée sous celui de la complicité. En 1894, Proust venait de présenter le pianiste Léon Delafosse à Montesquiou. Pendant un certain temps, Delafosse a servi d'intermédiaire ou de prétexte aux rencontres entre Marcel et Reynaldo. Dans la première lettre qu'il lui écrit le 18 juillet 1894, Proust « utilise » ainsi Delafosse pour fixer un rendez-vous au jeune

prodige. Marcel va *très vite* en affaire, et prend encore une fois l'initiative, exactement comme dans sa première lettre au comte :

Cher Monsieur

La dernière lettre de Delafosse me fait supposer qu'il reviendra d'un jour à l'autre et m'ôtera ainsi le seul prétexte que j'ai pour vous demander un rendez-vous. Si donc vous voulez bien me voir une de ces après-midi très prochaines [...] je serais charmé de vous entendre me raconter les succès de Delafosse à Londres. (I, 310-311)

Nous voici déjà dans le domaine du charme et du désir d'être séduit, comme du désir de plaire. Mais les lettres de Proust à Reynaldo Hahn ne prendront jamais le ton poli, précieux, un peu emprunté qui caractérise la correspondance avec Montesquiou. Il est vrai que Reynaldo est plus jeune que Marcel, mais leur relation sera plutôt basée sur la simplicité d'une amitié entre deux jeunes hommes s'exprimant d'égal à égal. La deuxième lettre de Proust, écrite le lundi soir 27 août ou 3 septembre 1894, soit environ sept semaines après la première, montre une relation déjà bien engagée, alors que Marcel et Reynaldo séjournent au château de Réveillon, propriété de Madeleine Lemaire dans la Marne. Proust écrit des lettres à Reynaldo alors qu'ils sont tous les deux *au même endroit* : pratique familière s'il en est une, répétition de la relation épistolaire avec sa mère (nous aurons l'occasion d'y revenir). Dès cette période, Proust fait de Hahn son confident et son lecteur. Ils discutent littérature et musique, annotent mutuellement ce qu'ils écrivent et composent :

Mon cher ami,

Il est 9 heures et je ne veux pas me coucher encore.

Pour vous remercier de toutes vos amabilités de tantôt je continue mes modestes exercices sur Bouvard et Pécuchet, pour vous<sup>7</sup>, et sur la musique. Depuis le peu de temps que je vous connais, j'ai déjà été tant de fois l'un et l'autre de ces deux imbéciles avec vous, que je n'aurai pas besoin d'aller chercher bien loin mes modèles.

Dormez bien, je vous dis comme Horatio : « Bonne nuit, aimable prince, et que des essaims d'anges bercent en chantant ton sommeil. »

*Dix heures moins 1/4*

Je n'ai pas d'idées et cela ne peut décidément pas me mener jusqu'à l'heure de me coucher.

Gardez-le tout de même et nous verrons ensemble si on ne pourrait pas faire quelque chose là-dessus<sup>8</sup>.

Une autre fois je vous ferai un autre cadeau, fait pour vous, plus précieusement travaillé, et « dans le genre sérieux ». J'espère que ce sera moins détestable. Ce ne sera jamais bien, mais je ne peux vous donner que ce que j'ai. Je tâcherai seulement de travailler avec plus de soin, avec « amour » comme disent les ciseleurs. (I, 320-321)

Philip Kolb indique que « Proust commence cette lettre en tête du manuscrit de *Mélomanie de Bouvard et Pécuchet*; [et qu']il l'achève en bas de la sixième et dernière page du même manuscrit<sup>9</sup> » : Marcel écrit pour Reynaldo et avec Reynaldo ; il lui écrit à même ses manuscrits. Son intention est de travailler de façon plus sérieuse encore à l'avenir, « avec amour », pour satisfaire son nouvel ami. Il avait procédé de la même façon, un an plus tôt, avec Montesquiou. Dans son élan vers l'autre, il veut également écrire pour l'autre, saisir la personnalité et l'essence de l'autre. La séduction proustienne, son désir de plaire, jouent de la même façon pour tous ses correspondants. Et comme Montesquiou, Reynaldo Hahn présentera Marcel aux personnes en vue du Tout-Paris : Mme Stern, la princesse de Polignac, Mme de Saint-Marceaux, la marquise de Saint-Paul, les Daudet<sup>10</sup>. Il existe cependant une différence importante : dans le cas du comte, Marcel ne désirait pas entretenir une relation amoureuse. En Reynaldo, il va séduire l'amant potentiel, le jeune homme en qui il *pourrait* trouver un amour passionné et réciproque. Mais dans tous ses amours — comme dans toutes ses relations en général —, Proust s'arrangeait toujours pour trouver des êtres qui ne se dévoueraient pas pour lui, qui ne s'engageraient pas corps et âme pour lui, qui ne l'aimeraient pas passionnément. Toute sa vie, il s'est entouré d'êtres de fuite ; ses essais pour rejoindre les autres le ramenaient inexorablement à la solitude.

## Trouville

Nous savons que Hahn et Proust séjournèrent au château de Réveillon en août 1894. La lettre écrite sur le manuscrit de *Mélomanie de Bouvard et Pécuchet* date de cette période. Marcel l'écrit probablement à Reynaldo de sa chambre, la nuit, alors que son ami est dans une pièce voisine — mise en scène qui rappelle, nous l'avons dit, les échanges de lettres entre Marcel et sa mère, à qui il faisait lire, par

« courrier », les choses qu'il écrivait. Dès la lettre suivante, Proust va se livrer à une autre mise en scène, en évoquant directement, cette fois-ci, Jeanne Proust. Il est à Trouville avec elle, à l'Hôtel des Roches Noires. Il aimerait bien que Reynaldo vienne le rejoindre :

*My little Master* [...] Madame Straus à qui j'ai parlé de vos « jolies qualités » et mieux sera ravie de vous recevoir. Donc sans vouloir prendre sur moi un tel voyage je crois que si vous devez venir deux jours à la mer, le meilleur moment serait maintenant — et à Trouville. Si vous ne venez pas — comme Maman partira bientôt vous pourriez venir après son départ pour me consoler. Mais dites-le car dans ce cas je resterai à l'hôtel après le départ de Maman pensant que vous habitez probablement le même puisque c'est le meilleur. Si vous ne veniez pas ou veniez plus tôt, j'habiterais après le départ de Maman chez les Straus ou plutôt à Étretat chez un ami. [...] Votre poney, Marcel. (I, 326-327)

Marcel veut attirer Reynaldo à Trouville, et il prend prétexte de la tristesse que lui causera le départ de sa mère. Il aimerait que son jeune ami arrive après le départ de Jeanne. Il le menace d'aller « chez un ami » — il s'agit de Léon Yeatman, que Proust fréquente depuis le printemps —, si Reynaldo ne se plie pas à son désir. Proust tyrannise déjà sa nouvelle conquête. Notons également l'emploi des surnoms affectueux : Reynaldo est « *my little Master* », Marcel, « le poney » ; le 25 septembre, Proust appelle Reynaldo « mon cher petit » (I, 337), le 18 décembre, « cher enfant » (I, 357), et le 18 janvier 1895, « mon enfant bien-aimé » (I, 363), comme une mère adresserait un mot à son fils. À l'époque de Trouville, ils ne sont peut-être pas encore amants, mais il semble bien que ce soit Proust qui, une fois de plus, mène le jeu. Jeanne était-elle au courant des passions de son fils ? Lui parlait-il de ses joies et de ses peines *amoureuses* ? Rien ne nous permet de l'affirmer, et comme nous le faisons remarquer dans notre chapitre sur la mère, aucune allusion de Marcel à ses déceptions sentimentales ne transparaît dans ses lettres à Jeanne ; le fils y est tout entier occupé par son corps, par ses tourments de petit enfant, par ses besoins de nourrisson. Ce qui rend d'autant plus frappant le contraste entre la correspondance avec sa mère et ses lettres directes, sans détours, envoyées à ses conquêtes amoureuses. Encore plus intéressant à noter ici est le rôle que Proust fait jouer à Jeanne dans sa correspondance avec Reynaldo :

Mon cher ami,

Je suis un peu triste ce soir veille du départ de Maman et j'en profite comme d'un prétexte à me consoler auprès de vous en vous évoquant cinq minutes. J'espère que mes dernières propositions seront agré[é]es par vous. Certainement vous ne serez pas aussi bien ici que si j'avais une villa mais enfin la chambre que je vous donnerai est au premier sur la mer et à côté de la mienne. [...]

[P]our ne pas trop énerver mon attente ne laissez pas traîner huit jours dans votre poche la lettre que vous aurez la bonté de m'écrire. J'ai reçu des lettres de vous qui au lieu de douze heures, ont mis quatre jours. (À Reynaldo Hahn, Samedi soir [Hôtel des] Roches Noires [22 septembre 1894], I, 333)

Le drame de Marcel Proust se répète d'année en année, et de lettre en lettre : le départ de sa mère le désole, tout en lui offrant des perspectives d'amitiés, d'amours, de voyages, tout en lui ouvrant un espace potentiel de plaisirs. Mais ses amis ne sont pas toujours disponibles. Sa correspondance lui permet de pallier le manque, en recréant la dynamique de départ et de retour. Ce que Marcel ne peut supporter, c'est que les lettres ne circulent pas, n'arrivent pas, qu'elles « traînent dans les poches », qu'elles mettent quatre jours à arriver au lieu de douze heures. Lui seul peut créer de l'indécision, faire en sorte que les autres soient à sa merci. Lorsque l'indécision vient des autres, lorsque ces derniers sèment le doute, l'angoisse proustienne s'emballe. Il ne peut supporter que la place occupée par sa mère soit laissée vide, il « tourne à vide ». Dans l'« épisode » de Trouville, Jeanne part, et Reynaldo ne vient pas « la remplacer ». Proust passe alors une nuit blanche, dans l'attente de quelque chose, dans l'attente de n'importe quoi. Une missive du « cher petit » arrive heureusement le lendemain matin :

Je vous suis bien reconnaissant de m'avoir tout de suite répondu. Comme Maman est partie hier je m'ennuyais ce matin tout seul parce que après une nuit blanche je ne voulais ni travailler ni aller me promener [...] et votre lettre arrivée il y a une demi-heure m'a été une distraction triste il est vrai mais bien chère. — Triste parce qu'avant elle j'avais encore quelque espoir :

« Mais Phylis le triste avantage  
Lorsque rien ne marche après lui<sup>11</sup> »



Ne lisez pas le volume de Platon qui ne peut pas vous intéresser mais le seul *Banquet*. Je ne dis pas que vous le lirez avec fruit, mais au moins dans toute sa fleur. L'épanouissement des autres est interne et malgré que je ne me rappelle pas lesquels sont avec le *Banquet* dans ce volume-là, un peu sévères pour vous. Je n'ai plus personne à qui parler de vous depuis que Maman est partie. [...] J'abats chaque jour une grande besogne de correspondance. [...]

Si vous pouvez encore m'écrire un mot ou si cela vous ennuie un télégramme quand vous recevrez cette lettre cela animera encore ma solitude. Après cela ne m'écrivez plus. C'est seulement pour mon deuxième jour de solitude. (Lundi matin [24 septembre 1894], I, 334-335)

Marcel commence à citer les classiques, exactement comme sa mère lui en cite lorsqu'elle veut le distraire ou lui donner une leçon de morale sans trop le heurter. Dans l'extrait que nous donnons, il s'agit de deux vers tirés du *Misanthrope*; dans la même lettre, Marcel cite également un vers de *L'école des femmes*. Comme l'écrit Jean-Yves Tadié, les lettres que Proust envoie à Reynaldo de Trouville «en révèle[nt] plus sur la vie psychique que de grands événements: la confession perce sous l'indifférence feinte, l'appel à la pitié se mêle au snobisme; mais l'intelligence, à travers les tempêtes secrètes, reste ferme<sup>12</sup>», lorsqu'il conseille à son ami, par exemple, la lecture certes intéressée du *Banquet*, ou lorsque, dans la lettre du 16 septembre, il montre son admiration pour *Lohengrin*, que Reynaldo n'aime pas<sup>13</sup>. Mais ces lettres en disent encore davantage sur la place qu'occupe la correspondance dans la vie de Proust: elle lui permet de recréer la dynamique de la relation à sa mère; elle permet une répétition vitale pour la mise en place d'un espace potentiel de proximité dans la distance, et d'écriture dans la solitude. La volonté d'écrire pour l'autre revient souvent dans les lettres à Reynaldo Hahn, de la fin de 1894 au début de 1896. Une fois de plus, le lecteur de la correspondance a le sentiment que le transfert va jouer pleinement, et que Reynaldo va devenir celui à qui Proust se confie totalement, celui à qui il pourra exposer ses conceptions sur la musique, celui à qui il parlera de littérature, celui à qui ce qu'il écrit sera expliqué, commenté par lettres. Ainsi, le 18 janvier 1895, Marcel dit à son ami :

[Mademoiselle Lemaire] m'a écrit que mes vers (à toi) étaient bien. Je lui ai répondu qu'on est toujours bien inspiré quand on parle de ce qu'on

aime. La vérité est qu'on ne devrait jamais parler que de cela. Ces vers-là sont les seuls de moi que tu me feras plaisir en montrant et réciter [*sic*] le plus possible. (I, 361)

Et en mars 1896, à l'époque de *Jean Santeuil*:

Que vous êtes bon Reynaldo. Maman était émue de votre gentillesse et je vous remercie et vous embrasse de tout mon cœur. Je vous ai apporté des petites choses de moi et le début du roman que Yeatman<sup>14</sup> lui-même près de qui j'écrivais a trouvé très poney<sup>15</sup>. Vous m'aidez à corriger ce qui le serait trop. *Je veux que vous y soyez tout le temps mais comme un dieu déguisé qu'aucun mortel ne reconnaît*. Sans cela c'est sur tout le roman que tu serais obligé de mettre « déchire ». (II, 52. Nous soulignons<sup>16</sup>.)

Reynaldo Hahn est bel et bien pour Marcel Proust, entre 1894 et 1896, le destinataire de son écriture fictionnelle. Après le mouvement d'élan viendra, une fois de plus, celui du repli.

### Un amour de Proust

Les amours de Proust ont tous le même « schéma », la même évolution : après les premiers moments tendres et passionnés, Marcel cherche à contrôler son « amoureux », il devient tyrannique, demande à l'autre de tout lui dire, de ne rien cacher, puis il prend ses distances, pour ne pas trop souffrir ; il rend l'autre jaloux, qui s'en plaint ; viennent ensuite les lettres de rupture, la distanciation, l'oubli. Pourtant Proust, après l'épreuve de l'oubli, reprend souvent sa correspondance : son ancienne flamme lui reste chère, et les lettres entretiennent le lien, aussi fragile et ténu soit-il. Ce fut le cas, entre autres, avec Antoine Bibesco ; ce fut le cas, également, avec Reynaldo Hahn.

Avant même que la « passion Reynaldo » n'atteigne son sommet, à l'été de 1895, lors de leur voyage en Bretagne, les tourments de la jalousie gagnèrent Proust. En fait, dès le mois de décembre 1894, il écrit à son « petit maître » qu'il est « agacé de [le] voir le soir entre tant d'indifférents à [leur] amitié » (I, 356). Le 26 avril 1895, Marcel envoie une lettre dans laquelle on le sent très agité ; elle contient l'angoisse rattachée à l'absence de l'être aimé. Proust appelle Reynaldo son « pauvre enfant », ce qui n'est pas sans évoquer sa relation avec Jeanne : Marcel, comme dans les premiers temps de sa relation avec Montesquiou, comme dans toutes ses relations avec des hommes séduisants,

veut prendre en main la situation, contrôler l'autre, le transformer, le « refaire » selon ses désirs. Il veut être sa mère, il aimerait que l'autre soit l'enfant pour que lui, Marcel, puisse ainsi à son tour, *comme sa mère*, surveiller, couvrir et commander, sans les tourments de la jalousie. Mais il signe aussi « Ton enfant », comme s'il ne pouvait pas — ou ne voulait pas — assumer la position maternelle complètement :

Mon pauvre enfant,

Mon petit, Madame Lemaire est cause de tout. Elle n'a pas voulu me laisser partir chez Madame E. Stern sans m'y conduire elle-même (avec Mlle Suzette) de sorte qu'à onze heures quand j'ai voulu partir elle m'a demandé à attendre quelques instants. Je l'ai fait parce que surtout j'espérais encore vaguement que tu arriverais chez les Daudet. M'avait-on trompé d'heure en me disant onze heures ou depuis s'était-il écoulé plus de temps que je ne croyais, j'ai senti en arrivant avenue Montaigne et voyant des gens sortir du bal et aucun arriver qu'il devait être très tard. Je ne pouvais pas ne pas entrer, car je ne voulais pas avouer à Madame Lemaire que je n'avais qu'une idée, c'était te rejoindre, mon ami. Hélas, je suis entré chez Madame Stern, je n'ai parlé à personne, je suis ressorti, je peux te le dire, sans être resté *quatre minutes* et quand je suis arrivé chez Cambon il *était minuit 1/2 passés!* Et Flavie<sup>17</sup> m'a tout dit! Attendre le petit, le perdre, le retrouver, l'aimer deux fois plus en voyant qu'il [est] revenu chez Flavie pour me prendre, l'espérer pendant deux ou le faire attendre cinq minutes voilà pour moi la véritable tragédie, palpitante et profonde, que j'écirai peut-être un jour et qu'en attendant je vis. Tout ceci pour excuser la longueur de ce récit par son importance.

Ton enfant.

Marcel. ([Vendredi matin 26 avril 1895], I, 379-380)

Cette tragédie, Proust l'écirra : Reynaldo en était l'un des principaux protagonistes, mais dans la vie. Marcel commence par s'expliquer, pour ne pas causer de peine inutile à son ami : rien n'est de sa faute, le temps a joué contre lui, les dames Lemaire aussi. On n'a pas assez noté dans cette lettre pourtant célèbre, que c'est Proust qui a fait faux bond, et que c'est lui qui doit s'excuser auprès de son ami pour l'avoir fait attendre. Pourtant il retourne la situation : arrivé enfin au lieu du rendez-vous, Reynaldo ne s'y trouve plus ; dès lors, Marcel est angoissé. Une fois de plus, la situation lui échappe, et c'est cela qui cause cette « véritable tragédie ». Proust peut convoquer et révoquer, être en retard pour un rendez-vous, ne pas se présenter ; les autres, non<sup>18</sup>. Lui seul

devait décider quand il pouvait jouer à « perdre, retrouver, espérer pendant deux [heures] ou faire attendre pendant cinq minutes » ses amis ; il devait, dans tous les cas, contrôler la situation, mais cette situation finissait toujours par se détériorer.

En avril ou en mai 1895 (la date est incertaine), il écrit à Reynaldo : « ce soir je peux très bien aller vous dire bonsoir. Mais ne devrions-nous pas, pour nous exercer aux tempêtes futures, rester quelques fois huit puis quinze jours sans nous voir. — Oui, mais enfin ne commençons pas encore, s'il vous plaît » (I, 381). Pourtant, dans une lettre vraisemblablement écrite après<sup>19</sup>, ou en tout cas à la même époque, Proust dit au même Hahn : « Je mets votre main sous mon nez, mon maître, c'est la seule fleur qui fasse frémir vraiment les narines passionnées de votre Poney » (I, 397). Puis dans la lettre suivante, après avoir parlé de façon décousue d'une mélodie de Reynaldo, le « poney » revient encore à la charge, mais de façon on ne peut plus ambiguë : « Voilà bien des choses inutiles, d'une petite bête qui ne vous doit que sa tête rude à caresser, un regard sincère, et la publicité éclatante d'une confiante fraternité dont la réciprocité n'est pas exigible — comme pour les obligations dans les sociétés financières » (I, 398). La formulation est vraiment curieuse. Marcel parle de don, mais par la restriction : « il ne doit que... ». On sait qu'il aimait donner et qu'il détestait recevoir<sup>20</sup> ; mais surtout, qu'il ne *se* donnait pas<sup>21</sup>. Une « confiante fraternité dont la réciprocité n'est pas exigible » : la réciprocité n'est *vraiment pas* exigible dans les échanges proustiens ; ou plutôt, elle l'est, mais pour jouer le jeu de l'amour et de l'amitié, là où le « petit Marcel » est toujours perdant, qu'il le veuille ou non. Là où Marcel Proust joue gagnant, dans l'espace de l'écriture, il ne peut absolument pas y avoir de réciprocité.

La répétition de petites brouilles et de malentendus suivis de réconciliations va ainsi se poursuivre jusqu'au printemps de 1896. En novembre 1895, Marcel remercie Reynaldo « de tout son cœur » pour une jolie lettre qu'il lui envoie de Réveillon, alors que lui-même est revenu à Paris : « Elle me prouve que vous n'avez pas compris la mienne. Mais à quoi bon éclaircir tout cela à distance où je ne peux songer à vous que pour mieux sentir par votre absence tout ce que votre présence est pour moi » (I, 440-441). Cette phrase est un lieu commun des correspondances en général : parce que l'autre est absent, on pense davantage

à lui, sa « présence » en est d'autant plus « ressentie ». Dans le cas de Proust, elle a valeur de norme. Au fil des ans, c'est pourtant lui qui deviendra l'absent, en plein cœur de Paris, ce qui le mettra encore plus en position d'épistolier : « je ne suis pas là, et c'est pour cela que je vous écris ». Le 15 novembre 1895, il envoie à Reynaldo, pour une rare fois, une lettre « constructive » et « sérieuse », dans laquelle il dépeint et critique sévèrement le côté bourgeois des Daudet, qu'il oppose à la « vraie supériorité » de l'aristocratie. C'est dans cette lettre également qu'il écrit cette pensée célèbre, à propos de ceux qui, comme Lucien Daudet, croient que Mallarmé mystifie : « Il faut toujours supposer que les pactes sont faits entre l'intelligence du poète et sa sensibilité et qu'il les ignore lui-même, qu'il en est le jouet » (I, 445).

Sept mois plus tard, soit le vendredi 3 juillet 1896, Reynaldo est encore une fois au loin, à Hambourg précisément, chez une de ses sœurs, et Proust lui envoie un mot : « [J]e suis content — *sans abnégation* — que vous restiez. Seulement je serai bien content aussi, ah ! mon cher petit, bien content quand je pourrai vous embrasser, vous vraiment la personne qu'avec Maman j'aime le mieux au monde » (II, 88). Révélation énorme s'il en est une, quand on sait la *place* que sa mère occupait dans sa vie. Qu'est-ce qui a bien pu pousser Proust à écrire ceci ? Le jeudi 21 mai 1896, Reynaldo avait écrit une lettre à Marcel, où l'on voit poindre une crise plus sévère que les précédentes. Hahn commençait probablement à se rendre compte que son « petit poney » était en train de lui échapper, tout occupé qu'il était à séduire Lucien Daudet :

Je suis presque sûr que je n'irai pas ce soir à *Hamlet*. Mais n'abandonnez pas pour cela Lucien Daudet.

Je me suis sincèrement reproché hier en rentrant de vous avoir grondé à propos de ce *qui s'appelle* [Lucien Daudet, probablement] ; mon bon petit, la vie est si courte et si ennuyeuse qu'il est bien juste de ne pas se priver des choses (même les plus insignifiantes) qui amusent ou font plaisir, quand elles ne sont pas coupables ou nuisibles — Ainsi, pardon, cher petit Marcel. Je suis quelquefois bien insupportable ; je m'en rends compte.

Mais nous sommes tous si imparfaits !

Mille tendresses

Reynaldo. (II, 68)

Ici nous voyons clairement que c'est Proust qui « ne se prive pas des choses (même les plus insignifiantes) qui amusent ou font plaisir », attitude qu'il ne supporte pas chez l'autre. Sensible à la peine et à la souffrance de Reynaldo, qui laisse son ami derrière lui — avec Lucien — en partant pour Hambourg, Marcel lui écrit donc, le 3 juillet, qu'il est « la personne qu'avec Maman [il] aime le mieux au monde », tout en ayant spécifié, quelques lignes plus haut : « Et ravi de vous savoir au calme je souhaite que vous y restiez le plus longtemps possible » ! Et il en rajoute : « Je vous jure que si les rares instants où j'ai envie de prendre le train pour vous voir tout de suite se rapprochaient et devenaient intolérables je vous demanderais de venir ou que vous reveniez. Mais cette hypothèse est tout à fait invraisemblable » (II, 88). Proust va ensuite se mettre à spéculer sur les possibilités de leurs retrouvailles, en laissant planer le plus de doute possible, procédé que nous connaissons bien maintenant, et qui nous rappelle les dernières lettres à Montesquiou. Seulement, ici, Marcel se retranche derrière sa mère, avec qui il part en vacances :

[S]i vous revenez je serai sans doute à Paris ou plutôt à Versailles avec Maman, c'est-à-dire tout près de votre petit Saint-Cloud. Puis à la fin d'août j'irais avec Maman passer un mois ou un peu plus à la mer, près de votre Villiers, Cabourg par exemple. Si vous aimez mieux Bex, j'irai à Bex avec Maman ou peut-être sans elle, mais alors je crois qu'il faudra tout de même que j'aille avec elle à la mer qui je crois lui fera du bien. Mais peut-être beaucoup d'air élevé pourra-t-il le lui remplacer. D'ailleurs elle ne veut passer qu'un mois avec moi voulant le reste du temps que je me « distraie ». Seulement préférez-vous Bex à un autre endroit de Suisse. Si oui c'est convenu sinon on me dit que c'est si chaud, si brûlant. Et puis si nous ne pouvons pas nous voir du tout nous penserons l'un à l'autre. (II, 88-89)

Plutôt que de s'en tenir là et de clore la missive sur ce doute, comme à son habitude, Proust va d'abord faire miroiter une rencontre probable à Réveillon en octobre, rappelant ainsi des jours plus heureux. Puis il va *distraindre* Reynaldo, en lui décrivant une réception et en lui rapportant un dialogue entre Mme Lemaire et Clairin, un peintre français. Le ton ressemble déjà aux dialogues « mondains » de la *Recherche* :

Notre Édouard [Risler] ayant blagué Clairin à Madame Lemaire elle le prend en pitié et le pauvre homme était déçu à voir tous ses souvenirs de flamme sur l'Égypte aller s'éteindre un à un au bord de Madame Lemaire immobile comme un lac souriant et perfide. Malgré cela au bout de quelque temps elle s'est mise à écouter avec cet air de sérieux profond que donne une profonde distraction ses récits d'art. Ou plutôt je crois bien qu'elle écoutait et cela donnait à peu près ceci :

CLAIRIN. — Car vous savez les Grecs, leur ont tout pris, je parle des Grecs d'Ionie.

Mme LEMAIRE. — Oui, oui.

CLAIRIN. — Et alors on sort des têtes qui ressemblent toutes à ces têtes trop minces de la 4<sup>e</sup> dynastie qui sont au Musée de Sienne.

Mme LEMAIRE. — Oh ! ça oui, ça doit être curieux.

CLAIRIN. — Et leur Sphinx qu'ils appellent le Père de la Terreur.

Mme LEMAIRE. — Oui, oui.

CLAIRIN. — Il est bien nommé et ils se rendent si bien compte de cette impression qu'on a sous ce ciel d'Égypte.

Mme LEMAIRE, *interrompt au nom d'Égypte*. — Oui, oui.

CLAIRIN, *reprenant*. — Sous ce ciel d'Égypte, des nuits d'Égypte, où il semble [tant] que les étoiles vont tomber, que dans leurs peintures ils peignent leurs étoiles suspendues à une ficelle.

Mme LEMAIRE. — Oui, ça doit être curieux ça, ça doit même être (*appuyant*) très curieux... (*Silence, en souriant...*) Notre Jotte... (*Riant plus*), etc... (II, 89-90)

Ce petit « morceau de littérature », où Proust se fait la main, avait-il pour effet de consoler le correspondant, de le détourner de son chagrin ? On peut se demander ce qui pousse Marcel à *déplacer* son écriture épistolaire sur un terrain plus familier, plus intime, plus... maternel — cette lettre rappelle en effet celles que Jeanne écrivait à Marcel, notamment celle sur le pianiste brésilien et la leçon de chant (I, 128-129). Il voulait peut-être ainsi se distraire des tourments à venir, bien conscient que son amour pour Reynaldo allait bientôt périlcliter. Le 20 juin, Proust avait voulu conclure avec lui un pacte, par lequel il lui demandait — comme il le demandait à tous ses amis intimes — de tout lui dire, voulant ainsi tout connaître de l'autre pour mieux le posséder. Dans la lettre qui suit immédiatement celle que nous venons de citer (II, 89-90), nous apprenons que ce pacte a été rompu. Marcel, contrarié, fait éclater la scène de rupture qui, en cinq longues lettres

«à la Swann», mènera à un silence — épistolaire du moins — quasi total de presque huit ans :

Reynaldo j'ai eu un mouvement de mauvaise humeur ce soir, il ne faut ni vous en étonner ni m'en vouloir. Vous m'avez dit, jamais je ne vous dirai plus rien. Ce serait un parjure si c'était vrai ; ne l'étant pas c'est encore pour moi le coup le plus douloureux. Que vous me disiez tout, c'est depuis le 20 juin mon espérance, ma consolation, mon soutien, ma vie. Pour ne pas vous faire de peine je ne vous en parle presque jamais, mais pour ne pas en avoir trop j'y pense presque toujours. [...] si ma fantaisie est absurde, c'est une fantaisie de malade, et qu'à cause de cela il ne faut pas contrarier. On est bien méchant si on menace un malade de l'achever parce que sa manie agace. Vous me pardonnerez ces reproches parce que je ne vous en fais pas souvent et que j'en mérite toujours ce qui consolera votre amour-propre. Soyez indulgent pour un poney. ([Entre la mi-juillet et le 8 août 1896], II, 97-98)

Proust évoque sa maladie : on ne contrarie pas un malade, on se plie à ses « fantaisies » — exactement comme ses parents finiront par se plier, vaincus, à ses chantages. Seulement voilà, Hahn refuse cette situation : il ne veut pas se mettre en position de servant, de subalterne, d'amant de placard ; il veut encore moins « tout dire » à Marcel. Comme le fait remarquer Tadié, Reynaldo, « refusant de ne pas lui faire de la peine, se permettant de ne pas “revenir” avec lui, lui donne l'impression “d'être peu” pour son ami et lève les obstacles qui s'opposent aux autres désirs de Proust<sup>22</sup> ». La lettre suivante viendra sceller le sort de leur amour déchu. Une fois de plus, Proust s'arrange pour que la faute incombe à l'autre :

Notre amitié n'a plus le droit de rien dire ici, elle n'est pas assez forte pour cela maintenant. [...] Quand vous m'avez dit que vous restiez à souper ce n'est [*sic*] pas la première preuve d'indifférence que vous me donniez. Mais quand deux heures après, après nous être parlé gentiment, après toute la diversion de vos plaisirs musicaux, sans colère, froidement, vous m'avez dit que vous ne reviendriez pas avec moi, c'est la première preuve de méchanceté que vous m'avez donné[e]. Vous aviez facilement sacrifié, comme bien d'autres fois, le désir de me faire plaisir, à votre plaisir qui était de rester à souper. Mais vous l'avez sacrifié à votre orgueil qui était de ne pas paraître désirer rester à souper. Et comme c'était un dur sacrifice, et que j'en étais la cause, vous avez voulu me le faire chèrement payer. Je dois dire que vous avez pleinement réussi. [...] Malheureux,



vous ne comprenez donc pas ces luttes de tous les jours et de tous les soirs où la seule crainte de vous faire de la peine m'arrête. Et vous ne [comprenez] pas que, malgré moi, quand ce sera l'image d'un Reynaldo qui depuis quelque temps ne craint plus jamais de me faire de la peine, même le soir, en vous quittant, quand ce sera cette image qui reviendra, je n'aurai plus d'obstacle à opposer à mes désirs et que rien ne pourra plus m'arrêter.

[...] je crois seulement que de même que je vous aime beaucoup moins, vous ne m'aimez plus du tout, et de cela mon cher petit Reynaldo je ne peux pas vous en vouloir.

Et cela ne change rien pour le moment et ne m'empêche pas de vous dire que je vous aime bien tout de même [...] Votre petit Marcel étonné malgré tout de voir à ce point —

*Que peu de temps suffit à changer toutes choses*<sup>23</sup>

et que cela ira de plus en plus vite. ([Entre la mi-juillet et le 8 août 1896], II, 100-101)

Possessif, tyrannique, Proust ne pouvait qu'effrayer son ami, et le blesser en lui parlant de son « indifférence ». Virginie Green a sans doute raison de croire que c'est à cette lettre que Hahn fera allusion 24 ans plus tard : « Je suis ennuyé que vous soyez dans les drames (malgré mon "indifférence" — que vous m'avez si durement reprochée un jour et avec une quiétude dans l'injustice que mon cœur a peine à oublier » (XIX, 104<sup>24</sup>). Marcel se sent-il coupable d'avoir fait de la peine à celui qu'il dit aimer presque autant que sa mère ? Du Mont-Dore (Puy-de-Dôme), il lui envoie une lettre dans laquelle il demande à être pardonné, le délie de leur « pacte », avoue ses propres faiblesses, dit qu'il n'est plus jaloux, et, surtout, détourne l'attention de ce sujet encore épineux vers la littérature, en citant Mme de Sévigné, Dumas père et Vigny, en parlant de Suzette Lemaire, en racontant des potins et en donnant quelques observations ironiques sur les gens du monde. Était-ce simplement une autre façon pour Proust, comme les bulletins de santé, comme les spéculations sur ses rendez-vous improbables ou ses titres en bourse, de se *protéger* ? À ce stade-ci de leur relation, sans doute. Nous en citons quelques extraits, pour que le lecteur puisse apprécier le glissement en train de s'opérer :

Mon cher petit Reynaldo

Si je ne vous télégraphie pas c'est pour éviter si vous êtes parti qu'on ne décachète ma dépêche. Et pourtant je voudrais bien que vous le sachiez

tout de suite. Pardonnez-moi si vous m'en voulez, moi je ne vous en veux pas. Pardonnez-moi si je vous fais de la peine, et à l'avenir ne me dites plus rien puisque cela vous agite. Jamais vous ne trouverez un confesseur plus tendre, plus compréhensif (hélas!) et moins humiliant, puisque, si vous ne lui aviez demandé le silence comme il vous a demandé l'aveu, ce serait plutôt votre cœur le confessionnal et lui le pécheur, tant il est aussi faible, plus faible que vous. [...] *À tous les moments de notre vie nous sommes les descendants de nous-mêmes et l'atavisme qui pèse sur nous c'est notre passé, conservé par l'habitude.* Aussi la récolte n'est pas tout à fait heureuse quand les semailles n'ont pas été tout à fait pures de mauvais grains. « Le raisin que nos pères mangeaient était vert et nos dents en sont agacées » dit l'Écriture. Mais d'ailleurs je ne suis nullement agité. [...] Je ne vous ai pas télégraphié que je revenais demain de peur de vous empêcher d'aller à Villiers. J'ai d'autant mieux fait que je vais peut-être persister malgré le découragement de Maman qui veut absolument me ramener. Nous accusions à tort ce traitement. La cause est que partout ici on fait les foins. Vous connaissez trop la Sévigné pour ne pas savoir ce que c'est que le fanage.

[...] Je n'ai rien décidé pour mes 28 jours. Dites-moi dans votre prochaine lettre si, d'après ce que je vous ai dit, vous acceptez ou non d'être délié des petits serments, et si en septembre vous iriez volontiers en Suisse ou ailleurs. Sans cela même sans 28 jours j'irai peut-être passer à Versailles le mois de septembre, pas à cause de vous mon petit méchant, de sorte que cela ne vous lie en rien. Que de pages! et je ne vous ai pas encore parlé du petit Baudelaire. Ce sera pour la prochaine fois. Et avez-vous reçu l'appendice de Madame de Sévigné avec les fac simile?

Je vous embrasse tendrement et vos sœurs, sauf celle dont le mari est jaloux. Moi qui ne le suis plus, mais qui l'ai été je respecte les jaloux et je ne veux pas leur causer l'ombre d'un ennui, ou leur faire le soupçon d'un secret.

Marcel. (Établissement Thermal & Casino Mont-Dore (Puy-de-Dôme) [Vers le 18 ou 20? août 1896], II, 104-107. Nous soulignons.)

Proust est ici, comme toujours, d'une extrême lucidité, et cette lettre nous montre toute sa puissance d'esprit. Il est conscient de répéter avec Reynaldo la même dynamique qu'avec tous les êtres dont il essaie de se rapprocher : « À tous les moments de notre vie nous sommes les descendants de nous-mêmes et l'atavisme qui pèse sur nous c'est notre passé, conservé par l'habitude. » Cette seule phrase, rigoureusement exacte d'un point de vue psychanalytique, exprime parfaitement à quel

point nous sommes peu maîtres de notre vie, de nos relations, de nos souffrances et de nos joies. Cette *répétition* d'une même structure relationnelle que Marcel provoque, subit et éprouve tout à la fois d'amitié en amitié, de correspondant en correspondant, était sans aucun doute *vitale* pour son existence comme pour son écriture, à tel point qu'existence et écriture vont devenir, chez lui, inextricablement mêlées. La lettre qui précède nous porte à croire qu'enfin la correspondance proustienne va donner lieu à un échange *littéraire* riche et fructueux, comme dans les lettres d'un Flaubert ou d'un Rilke ; après la jalousie et la rupture, la sublimation dans l'art et par l'art — notons que Marcel se met ici à citer Mme de Sévigné, comme Jeanne. Le lecteur des lettres à Reynaldo Hahn croit d'autant plus à cette sublimation, à cette mise en place d'un échange littéraire, lorsqu'il lit la lettre suivante, écrite le 28 ou le 29 août 1896 ; Proust va dissenter brillamment sur Mallarmé :

Pour Mallarmé, s'il est toujours pédant *d'expliquer* un charme littéraire et surtout poétique, cette prétention deviendrait ridicule appliquée à un quatrain tout de circonstance, et à une de ces poésies qu'on nomme fugitives, sans doute pour marquer qu'elles fuient en quelque sorte l'esprit assez audacieux pour essayer de les retenir et de les analyser. Pourtant puisque cela amuse mon petit Kunst de me voir patauger et puisqu'il s'intéresse à tout ce qui vient de Mallarmé, je lui dirai, de ce poète en général, que ses images *obscur*es et *brillantes* sont sans doute encore les images des choses, puisque nous ne saurions rien imaginer d'autre, mais reflétées pour ainsi dire dans le miroir sombre et poli du marbre noir. Ainsi dans un grand enterrement par un beau jour les fleurs et le soleil brillent à l'envers et en noir au miroitement du noir. C'est pourtant toujours le « même » printemps qui « s'allume » mais c'est un printemps dans un catafalque.—.

Pour la petite pièce en particulier que je prie Jean d'aller chercher dans sa retraite et de mettre dans cette lettre après l'avoir fait recommander<sup>25</sup>, son charme me semble consister comme pour beaucoup de choses de Mallarmé, en ceci : passer, sous couleur d'archaïsme, (et comme de Malherbe à Voiture, ou plutôt à reculons de Malherbe à Desportes) d'une forme classique inflexible et pure, presque nue à la plus folle préciosité.

[Proust continue ainsi sur une page entière ses réflexions, puis il passe subitement à cette constatation :]

Je n'ai jamais eu l'air de croire, mon cher petit que nous ne sortirions pas triomphants de nos petites épreuves. (II, 110-112. C'est Proust qui souligne.)

Cette dernière phrase fait écho aux encouragements de Jeanne Proust à l'endroit de Marcel, alors qu'il est à Fontainebleau :

[J]'éprouve le besoin de te récrire mon chéri après avoir lu ta lettre où tu as l'air si triste que *jacasse* etc. bien nécessaire pour combattre notre *timoserie*<sup>26</sup>. Aie donc mon chéri un *tout petit peu* d'ordre et évite-toi ces tourments que tu te crées. [...] Je comprends ce que tu me dis que tu veux t'être rendu certain de l'influence de ta villégiature avant d'y renoncer. Mais quant à conclure parce qu'elle ne t'aurait pas réussi à les abandonner toutes — c'est comme le renoncement aux femmes de Lelio dans *Mari-vaux* à cause de la trahison de la marquise<sup>27</sup>. (II, 150. C'est Jeanne Proust qui souligne.)

Comme si, dans la lettre de Marcel à Reynaldo, le fait de distraire l'autre ainsi en discutant littérature pouvait faire oublier le reste. C'est le régime que Mme Proust donnait à son fils, en lui faisant chaque fois de douces remontrances, en le nourrissant de citations, en l'abreuvant de classiques, en le soûlant de descriptions ironiques sur un repas de famille ou une excursion pédagogique au Louvre.

La correspondance avec Hahn ne comprend qu'une dernière lettre pour l'année 1896. En 1897, il envoie, le 16 juillet, un mot extrêmement laconique à Reynaldo, qui vient de perdre son père, alors que le 19 du même mois, il écrit une longue lettre bien « sentie » à Mme de Brantes à l'occasion du premier anniversaire de la mort de Miss Duton, sa dame de compagnie ! Puis, en 1898, une seule lettre de Proust, très significative cependant :

Mon cher petit vous auriez bien tort de croire que mon silence est celui qui prépare l'oubli. C'est celui qui comme une cendre fidèle couve la tendresse intacte et ardente. Mon affection pour vous demeure ainsi et s'avive sans cesse et je vois mieux que c'est une étoile fixe en la voyant à la même place quand tant de feux ont passé — je ne dis pas comme dans Vigny et ceux qui passeront, car il n'y en a pas d'allumé<sup>28</sup>. En est-il de même pour vous ? ([Trouville, première huitaine d'octobre 1898], III, 473)

Un jour où Suzette Lemaire se plaignait à Reynaldo de l'attitude distante de Marcel, croyant qu'il s'éloignait d'elle, Hahn lui avait écrit : « Sa nature expansive le porte à s'ouvrir et il lui faut ensuite se refermer pour éviter les petites choses que son cœur délicat doit redouter<sup>29</sup>. » Nous l'avons vu, l'auteur de la *Recherche* ne se donne jamais longtemps. C'est pourtant *pour* Reynaldo que Proust écrivait *Jean Santeuil* ; c'est à lui qu'il avait montré, en mars 1896, le début de son roman, dans lequel Marcel voulait que son ami « y soit tout le temps mais comme un dieu qu'aucun mortel ne reconnaît » (II, 52). En l'espace de cinq mois, tout était fini, et tout aurait pu en rester là, « figé dans la glace », comme dans les lettres de Proust à Montesquiou, comme dans les lettres à toutes ses anciennes amours et à la grande majorité de ses amis.

### Lettres à « Guncht »

Fait plutôt inusité dans la correspondance proustienne, Marcel va reprendre de façon intense ses échanges épistolaires avec Reynaldo, après huit ans d'éloignement. Si Proust a entretenu pendant longtemps une correspondance avec des personnes pour qui il avait, dans le passé, éprouvé des sentiments amoureux ou une attirance particulière — c'est le cas, entre autres, de Robert Dreyfus, de Mme Straus, d'Antoine Bibesco et de Robert de Montesquiou —, Hahn est le seul avec qui il va renouer — sur la base de l'amitié — de façon aussi forte et intime, pendant une dizaine d'années. Il va surtout instaurer durablement dans ses lettres à Reynaldo un espace de jeu, de dérision et d'ironie. Proust ne va pas s'entretenir de littérature avec son correspondant et investir le langage d'un discours sérieux, fervent, passionné sur l'art et sur ses conceptions de la vie : il va transformer la scène de leur amitié épistolaire en satire pleine d'humour et de désinvolture. Le but, au départ, est de distraire Reynaldo, trop mélancolique. Jean-Yves Tadié note que les lettres de Hahn à ses correspondants

le montrent malheureux de tout, parfois neurasthénique ; l'insuccès de certaines de ses œuvres, de ses opéras notamment, a dû, après les premiers succès, renforcer ses tendances. Elles expliquent ce qu'on n'a pas remarqué jusqu'à présent : le ton comique, satirique, burlesque de leur correspondance appartient à Marcel, qui veut détendre et amuser son ami<sup>30</sup>.

Mais il ne s'agit pas que d'une question de « ton », car Marcel va aussi déformer, de façon systématique, la langue — et avant tout les noms, en jouant avec les surnoms, et en accumulant les sobriquets, ce qui efface ainsi, par ses différentes signatures, son propre nom. Hahn deviendra tour à tour : Buncht, Bunchtnibuls, Guncht, Bininibuls, Bininuls, Binchnibuls, Bugnibuls, Gunibuls, Guminuls, Petit Guni-mels, Funinels, Hibuls, Imuls, Hirnuls, Minchtniduls, Muninuls, Metmata, Tuninels, Koknuls, Vincht, Vinchtninuls, Genstil, Nurnols, etc. Proust, de son côté, signera : Buncht (surnom commun aux deux amis, mais qui deviendra, au fil du temps, celui de Marcel), Binibuls, Biniduls, Unimuls, Hinchtnibuls, Wrirnuls...

La première lettre de Proust à Reynaldo dans laquelle apparaît une déformation du langage date probablement du mois de février 1904, au moment où il corrige ses épreuves de *La Bible d'Amiens*<sup>31</sup> :

Cher Bininibuls

*Le plus tôt* que vous pouvez m'hensvoyez le *Gustave Moreau* d'Ary Renan (ou à défaut celui de Paul Flat par exemple) sera le mieux. Car je voudrais le faire acheter à la *Gazette des Beaux Arts* si vous ne l'aviez pas et elle ferme assez tôt. Et aussi si poussez *Vie des Abeilles*.

Mille petites caresnuls, genstil.

Mais ne faites *rien monter* car j'ai été très maladch et dormirai. ([Peu après le 6 février 1904?], IV, 58)

Le 13 mai de la même année, il écrit à son « moschant » ami qui l'a fait sortir — ce qui a provoqué une crise d'asthme à son retour chez lui — pour lui citer de mémoire des vers du poète Boisrobert, qu'il trouve « presque “lansgage” et en tout cas poneys » (IV, 122). Puis, le 9 septembre, vient une longue lettre burlesque dans laquelle Marcel tente de distraire « Mossieur de Binibuls », qui souffre d'une amygdalite :

Pleursé en lisant souffrances de mon Buncht. Comme voudrais pouvoir faire souffrir moschant mal qui vous torture. Quand Clovis entendit le récit de la passion du Christ, il se leva, saisit sa hache et s'écria : « Si j'avais été là avec mes braves Francs, cela ne serait pas arrivé ou j'aurais vengé tes souffrances. » Ce qui est bien poney de la part de méchant roi qui et qui. [...] Vous savez qu[e Montesquiou] achève un livre qui est divisé en deux parties. I : la beauté qui ne laisse pas voir sa noble vieillesse : la comtesse de Castiglione. II : la laideur qui exhibe sa décrépitude : La vieille P[otocka], ouvrage dont il a donné un avant-goût dans une lettre

au *Siècle*. À Saint-Moritz comme quelqu'un avait perdu une superbe lorgnette il a dit ce doit être à M<sup>e</sup> de Rothschild — ou à M<sup>e</sup> Lambert — — ou à M<sup>e</sup> Ephrussi — ou à M<sup>e</sup> Fould. Et le lendemain il a dit : [«] j'avais encore visé trop haut c'était à M. Untermayer, au-dessous de Mayer, moins que M. Mayer, pensez ce que c'est. » Cher Bininuls je voudrais que l'écrin de ma mémoire fut plus riche pour distraire petit maladch chersi. Mais ne sais rouen. Encore ceci pourtant. (IV, 245-246)

Proust continue sur plus d'une page. Il prend un malin plaisir à rapporter les propos de Montesquiou sur les gens du monde, et nous voyons ici sa fascination pour le sadisme du comte. Les proustiens connaissent bien toutes ces lettres à Reynaldo Hahn, que son correspondant ne se fatigue jamais d'écrire, de façon systématique, à partir de 1906 : elles ont un côté amusant mais aussi quelque chose d'énigmatique. Leur existence est souvent mentionnée — dans les biographies surtout —, mais elles ne sont jamais véritablement commentées, comme si elles étaient au-delà de toute explication possible, hormis la volonté évidente de Proust de s'amuser, de se détendre avec Reynaldo, dans la complicité, loin des exigences sérieuses de la vie. Nous pourrions ajouter que c'est une autre façon pour lui de se protéger, de ne pas se donner, comme nous l'évoquions un peu plus haut. Virginie Green a raison de dire que le « *lansgage* » — qu'elle décrit comme « un mélange d'expressions enfantines, de graphies médiévales et de notations phonétiques des propos d'une personne d'origine imprécise, chuintante et très enrhumée » — « n'est pas à considérer comme une puérilité qu'il faut pardonner à des hommes si intelligents, [et qu'il] fut pour eux une manière de rester complices sans risquer de retomber dans les drames psychologiques<sup>32</sup> ».

Mais une autre explication, qui ne contredit en rien celles de Tadié et de Green, est possible : nous croyons que dans sa correspondance avec Reynaldo, Proust va graduellement prendre la place de sa mère, et répéter la créativité maternelle, telle qu'elle est exprimée dans les lettres de Jeanne. Il va rapporter des potins et écrire des observations ironiques sur les gens, *comme sa mère le faisait* avec talent et brio ; il va également prendre la langue (épistolaire) de Jeanne, il va jouer avec cette langue et se jouer de cette langue, il va la déformer, la défaire, pour mieux l'*incorporer*. Si les pastiches représentent la dernière et ultime étape manifeste, dans la quête proustienne de l'écriture, sur la

voie littéraire qui le mènera au *Contre Sainte-Beuve* et à la *Recherche*, s'ils ont bien servi d'imitation consciente du style des autres pour mieux s'en défaire, les lettres à Reynaldo représentent quant à elles l'ultime étape obscure, dans le détachement de Proust à l'endroit de sa mère, sur la voie *inconsciente* qui le mènera à la découverte de son ton, de sa voix d'écrivain, et d'un espace infini du langage, créateur d'une jouissance sans bornes.

### Profanation

Les lettres les plus significatives à cet égard ont été écrites par Marcel alors qu'il était à Versailles, à l'automne 1906 — bien que toutes les lettres à Reynaldo, entre 1906 et 1914, soient écrites de la même façon. Nous avons montré dans le chapitre sur la mère l'importance de l'épisode versaillais dans la vie de Proust, et nous sommes porté à imaginer toutes les lettres écrites au cours de cet automne, moins d'un an après la mort de Jeanne, marquées par la tristesse, les pensées sombres et le chagrin. Or, les lettres de Marcel à Reynaldo sont loin de montrer du chagrin ; elles sont au contraire très enjouées, très gaies. Serait-ce parce que Marcel a le sentiment de revivre, de s'émanciper ? La lettre qu'il écrit à son ami le 9 août 1906 est particulièrement vive ; nous en citons un long extrait, que nous commenterons par la suite :

Mon cher Marquis de Buninuls

Je vous dois mander la chose la moins incroyable, la moins grande, la moins petite, une chose qui existe depuis quatre mois et que vous ne croirez pas dans dix, une chose qui était vraie hier et qui ne l'est peut-être plus aujourd'hui. (Si elle l'est.) Devinez qui s'est établi antiquaire expert et vendeur comme Molinier, qui a acheté un vaste magasin qu'il a rempli de ses collections à Versailles, qui, plusieurs heures par jour, y vend et y discute le prix et l'authenticité des curiosités et des œuvres d'art, qui en fait un commerce, qui en fait une science, qui maintenant reporte aussi son savoir sur ce qui n'est pas à lui, apprécie l'époque et le vrai de tout, qui ose prétendre que la *Descente de Croix* de Rubens pourrait bien être de Van Dyck, qui, en le disant prononce Vamm Daïk, comme M<sup>e</sup> Oppenheim et comme Henraux, qui a vieilli d'ailleurs de cent ans. Qui est-ce, je vous le donne en deux je vous le donne en dix, je vous le donne en cent. « Et parbleu dit M<sup>e</sup> Lilli Lehman, c'est M. de Nolhac » — Nenni — « C'est alors Robert de Montesquiou. » Point du tout. « Pardi nous sommes bien



sots, dites-vous, cela ne peut être que Lobre, si ce n'est Tenré.» Non donnez votre langue aux chats, c'est c'est... encore une fois devinez-vous, mais non vous ne le pouvez, c'est, je veux vous le dire mais non vous le faire croire, c'est, c'est Hector... — «Hector? Hector qui?» C'est Hector.... Hector.... Hector....., eh! bien je vous le dis c'est Hector tout court, Hector, Hector des Réservoirs, Hector de la Potocka, votre Hector, mon Hector, Hector le Maître d'Hôtel, en cent mots comme en un, c'est Hector. Récriez-vous, accusez-moi de mensonge, dites que je suis un menteur, je ne vous en voudrai point car j'ai fait la même chose que vous etc. — Notez que je n'ai point M<sup>e</sup> de Sévigné ici, que je vous dis tout cela en m'appuyant bien gauchement sur l'étrier d'une mémoire branlante, et de l'autre côté sur l'étrier de l'inspiration reconstructive pour faire ainsi suivre aux sabots du poney les traces immortelles qu'a laissées le Pégase de la Marquise (qui ne volait pas ce jour là!). [...]

À propos de Robert songez à quel point une lettre comme celle de «faner» «Quand on sait faire cela on sait faner» «Songez que c'est l'homme le plus méchant du monde et qui n'aime point faner» ressemble à ce que dit la mère Gustava, n'en méprisez point la Sévigné mais demandez-vous si l'on ne pourrait pas dire à la Marmontel «Gustava ou la Sévigné du commun»[.]

Tendresses de

Buncht.

*Brûlez immédiatement cette lettre* et en me répondant ne prononcez pas le nom d'Hector[.]

[...] En me répondant dites moi que vous avez brûlé cette lettre (et celle Bréval). Et que ce soit vrai. (VI, 180-182<sup>33</sup>)

Il se dégage de ce texte une grande énergie, un souffle nouveau, un tourbillon de mots et de citations «hasrangées», comme jamais Proust ne l'avait fait auparavant. Les citations ont toujours fait partie de sa culture, et il ne s'est jamais privé pour en émailler son écriture épistolaire, même si, la plupart du temps, il cite de mémoire — mais en respectant le fond et la forme, en préservant une certaine *autorité* aux écrivains cités. La différence ici, c'est que Proust *parodie* «la Sévigné», en l'intégrant à une imitation de la créativité maternelle. La grande épistolière, que Jeanne citait toujours, dans le but d'instruire, d'éduquer, en prenant la relation de Sévigné à sa fille comme modèle incontestable d'amour filial honnête, tendre et dévoué — opposée à la relation de Sévigné à son fils —, est *désacralisée* par Marcel; l'épistolière perd ici sa valeur de norme. Proust casse la filiation, il rompt la

chaîne maternelle du réseau épistolaire qui, jusqu'à lui avait été, dans sa famille, une affaire de femmes. Il écrit à Reynaldo: « Notez bien que je n'ai point M<sup>e</sup> de Sévigné ici, que je vous dis cela en m'appuyant bien gauchement sur l'étrier d'une mémoire branlante, et de l'autre côté sur l'étrier de l'inspiration reconstructive »; formulation extrêmement intéressante, qui allie la « mémoire branlante » du texte sévignéen pourtant transmis par sa mère, à l'inspiration reconstructive, première « inspiration » d'un air qui n'est plus contrôlé par Jeanne. Proust ajoute qu'il fait « ainsi suivre aux sabots du poney les traces immortelles qu'a laissées le Pégase de la Marquise (qui ne volait pas ce jour là!) »: il emprunte le chemin de Sévigné, mais pour y laisser ses propres traces, et effacer ainsi celles de l'autre. Marcel demande par ailleurs à Reynaldo de brûler la lettre, ce qui est peut-être aussi une façon pour lui de s'assurer que ce discours délirant, que cette déliaison de la langue maternelle, que cette profanation d'un texte sacré — sacré aux yeux de Jeanne Proust —, soient eux-mêmes effacés. Le fils s'amuse dans le dos de sa mère, il pervertit sa mémoire, il secoue l'édifice *branlant* de son autorité et de son intégrité.

Selon Michel Schneider, le désir du texte

est toujours plus ou moins censuré: il est inévitable que l'écriture, comme toute expérience de déplacement, s'accompagne elle-même d'un déplacement et soit oublieuse du lieu et du temps d'où elle vient. [...] C'est par un travail de séparation psychique que se fait le passage à l'œuvre: l'écrivain tue en lui le plagiaire, et le penseur fait le deuil de l'enfant pensé par la mère<sup>34</sup>.

Avant d'en arriver aux pastiches des grands auteurs, Proust a peut-être dû en passer par un pastiche de sa mère, de l'écriture épistolaire de sa mère, par un pastiche, en somme, de la créativité maternelle. C'était une façon pour lui de rompre avec le « temps circulaire », ce « temps qui n'est pas le temps », ce « temps où rien n'est jamais premier, jamais révolu, ce temps de la symétrie [...] où [...] entre mère et enfant [...] chacun engendre inlassablement l'autre<sup>35</sup> ». Car « l'influencé n'est pas dans un temps linéaire, irréversible, celui auquel la structure de l'Œdipe donne accès, et qui rend possible à la fois la filiation symbolique et son reniement<sup>36</sup> ». Proust, en 1906, n'en était pas encore au stade du reniement, et la seule façon qu'il avait de rompre avec l'influence maternelle,

c'était de la pasticher, de la parodier. Il n'en était pas encore au point où il pouvait *penser* son œuvre, mais les lettres à Reynaldo allaient sans aucun doute le mettre sur cette voie, car « penser, c'est faire mal à la mère, [c'est] franchir l'enveloppe de son déjà pensé, refaire une langue propre à partir d'une langue maternelle défaite, se découdre de ses mots et de ses images<sup>37</sup> » — ce que Proust fait, selon nous, dans sa correspondance avec Hahn. Marcel se libère de sa mère en adressant son écriture parodiée à l'autre. Pour la première fois, d'ailleurs, il fait *vraiment* jouer son correspondant. Dans ses lettres, Marcel fait généralement tout pour fatiguer l'autre, afin de s'en distancier, de s'en séparer. Dans sa correspondance avec Reynaldo de la deuxième période, il incorpore la créativité maternelle et la donne à son ami, pour l'amuser, le distraire, l'égayer, le réjouir. Et le plaisir qu'éprouvait probablement Hahn à lire Proust épistolier devient donc, par un retour d'adresse, celui de Marcel. Nous en donnons un autre exemple, tiré d'une lettre qu'il écrit environ une semaine après celle que nous avons citée plus haut. Une fois de plus, Proust s'amuse à pasticher Mme de Sévigné, à parodier des auteurs classiques (ici La Fontaine et Pascal), à rapporter une conversation quelque peu farfelue ; il demande à Reynaldo de brûler également cette lettre, bien que « cinq heures ne suffiront pas tant elle est longue » :

#### Burnuls

Vous n'écrivez pas si succès, vous êtes un moschant. Vous ne pensez pas à mon agitation, à mon attente, à mon oreille tendue vers les applaudissements de votre salle en délire, moschant envoyez moi Germanishen article, et raskontez<sup>38</sup>. En attendant oyez ceci : J'étais à ma fenêtre (fermée) je soulève le rideau et contemple un valet de chambre rasé, affreux qui passe, et note sa ressemblance avec notre ancien valet de chambre ivrogne Eugène. À ce moment ce valet de chambre lève les yeux sur moi, je les détourne, mais déjà je vois qu'il me fixe, je me dis c'est Eugène puisqu'il a l'air de me reconnaître, à la même seconde, il jette un cri que je n'entends pas mais que je vois, écoutez-moi bien, des gestes verticaux de bienvenue se dressent à droite et à gauche et au-dessus de sa tête, et je reconnais... qui croyez-vous ? dites-le ? C'est peut-être Gordon Lennox pensez-vous ? — Non — Parbleu c'est Melville — Nenni — Ah ! c'est donc Constantin Ullmann — Encore moins — C'était Shlesinger<sup>39</sup> !

*De tourner la fenêtre, de dépister l'issue  
Et de pénétrer dans l'appartement,  
Notre maître matou vous le pensez bien  
N'en eut que pour un moment.*

(Lafontaine hasrangé)

— « Vous êtes de passage à Versailles ? » — lui dis-je. — « Non j'y suis pour un long séjour. » — « Ah ! Où habitez-vous ? » « Ici aux Réservoirs dans la même annexe que vous, la chambre contiguë à votre appartement. Quelle chance que vous vous soyez mis à la fenêtre à cet instant précis. » Voilà bien des folies. Peut-on tirer de cela quelque moralité. « Sur l'avenir bien fou qui se fiera », peut-être. Ou « Tout le malheur des hommes vient de ne pas se savoir renfermer dans une chambre » ou, tout ce que vous voudrez. Mais autre face de l'aventure : « Si je n'étais pas ici, je serais à Salzbourg » m'a-t-il dit. De cela aussi peut-être peut-on tirer une moralité : « À quelque chose malheur est bon » ou « Ce qui fit le bonheur des uns fait le malheur des autres » [...] Je veux dire par là que si vous n'aviez pas le malheur de n'avoir point Shlesinger, je n'aurais point le bonheur de l'avoir. Il m'a dit que ma barbe m'allait très bien « car cela va toujours bien aux figures vieilles et vieillies ». Il a paru charmant à René Peter et je l'ai trouvé remarquable comme toujours. « Vous allez brûler cette lettre » sourcils levés : « Vous la brûlerez » je vous donne cinq minutes pour cela. Je sais bien que cinq heures ne suffiront pas tant elle est longue. Et il faudra la prochaine fois vous exposer le rôle de Miss Deacon. Adieu, les lieux où vous n'êtes pas n'ont point de secrets pour me plaire.

Buncht. (À Reynaldo Hahn, [Versailles, entre le 14 et le 20 août 1906], VI, 185-186)

Si le transfert « consiste à prêter à l'autre, non seulement le savoir sur ce que le sujet désire, ce qu'il est, ce dont il souffre, mais encore la capacité de penser vraiment et pour la première fois<sup>40</sup> », on ne peut pas dire que Proust « transfère » sur Reynaldo Hahn. Pourtant il y a bien, dans cette correspondance, *répétition* et *déplacement* de fragments du passé de Proust, et il y a bien incarnation, dans cet espace transitif créé par la correspondance, d'une figure maternelle — et grand-maternelle — du passé. Proust change de position et il « change de langue ». Des « bulles » de la créativité maternelle remontent à la surface, bulles que Marcel déforme, remodèle et transmet à Reynaldo. Il tente, il essaye quelque chose de nouveau dans son rapport au langage — et donc dans son rapport à l'Autre. Hahn va jouer, un peu

malgré lui, le rôle de ce « quelqu'un qui est là, à qui le discours est adressé [...], [autre] nécessaire à la progressive apparition d'une pensée, à la mise au jour d'une vérité: comme si la langue, en l'autre, savait ce que le sujet ne savait pas qu'il pensait<sup>41</sup> ». Le 13 décembre 1906, Proust écrit à Reynaldo une longue lettre, dont nous citons un extrait très important :

Mon cher Irnuls

Avant de me kouscher je veux vous donner petit bonsoir et vous dire dans quelles pensées me laissent vos visites qui m'émeuvent d'une telle reconnaissance et d'une telle angoisse de votre départ. [...]

Mon genstil pensant à votre infinie bonté pour moi et à la douceur qu'elle causerait à Maman si elle le savait je pense à ces vers vraiment beaux de Montesquiou [,] je les change légèrement pour les adapter : *Oh ! si tu m'as aimé de cette bonté tendre Toi que je vais quitter, dans ce cruel départ C'est que des yeux, par toi fermés, t'ont fait entendre, Le testament muet du maternel regard. Comme tu l'as remplie en mère cette tache De mère — ce mandat comme tu l'as rempli !* (Il s'agit d'une vieille bonne à qui sa mère, à lui Montesquiou, l'avait confié en mourant).

Adieu Genstil. ([Versailles, le jeudi soir 13 décembre 1906], VI, 330-331. C'est Kolb qui met les vers de Montesquiou en italique.)

Les visites et les départs de Reynaldo laissent Marcel dans le même état d'angoisse qu'avec sa mère; sa bonté rappelle à Proust celle de Jeanne; et le fait de penser à Jeanne engendre cette autre pensée de Montesquiou à l'endroit... de celle qui a *remplacé* sa propre mère. Proust s'adresse à Reynaldo en lui citant des vers du comte — en les *modifiant* pour les adapter à *sa* pensée, comme le fait tout vrai créateur — qui ont une résonance vraiment étrange, lorsqu'on sait que le séjour de Proust à Versailles fut un peu comme une renaissance après le décès de Mme Proust, et qu'un mois et demi plus tard, à la fin de janvier 1907, il allait écrire *Sentiments filiaux d'un parricide*: « Toi que je vais quitter, dans ce cruel départ », « Le testament muet du maternel regard »... Après la désacralisation de la créativité maternelle, Proust devait en passer par une mise à mort symbolique de sa mère, que l'écriture de l'article sur le meurtre de Mme Van Blarenbergues allait matérialiser. L'ambiguïté de la position et du ton adoptés par Marcel dans les lettres à Reynaldo nous laisse penser que cette mise à mort symbolique était déjà à l'œuvre dans sa correspondance avec Hahn.

C'est d'autant plus frappant qu'il va *prendre* l'attitude et la position de sa mère lorsqu'elle le questionnait par lettre sur sa santé. Plutôt que de se plaindre à Reynaldo de sa maladie, et de l'évoquer sans cesse pour mieux révoquer son correspondant, c'est Marcel qui va questionner son ami, tout en lui assurant que lui-même, il va « mieux », va « bien », ou que sa maladie est sans grande importance. Ce n'est pas une attitude passagère de la part de Proust, puisqu'il adopte cette position au moins jusqu'en 1912. En avril 1906, il écrit ainsi :

[C]'est trop moschant qu'écrivant lettereh si gentille ne disiez pas si tousez, si voix pas enrouée, si malaise, si fievre. Je ne suis pas si savant que mon Reynaldo qui quand on lui dit qu'on a mal à la gorge dit : [« ] Est-ce vraiment à la gorge ? Quoi ? Vous avez mal là ? Ici Marcel ? aux amygdales. » Reynaldo je n'ai jamais su où étaient les amygdales pas plus que je n'ai jamais su s'il fallait dire aeropage ou areopage et recepissé ou recipissé. Mais je veux savoir si grippeh de Moschant est guersie. La mienne l'est mon gentil et depuis que vous m'avez vu je n'ai jamais cessé d'aller très bouen et triste que soyez juste parti ce jour là [...].

Je pense tout le temps à vous dans lit et vous trouve tellement poney que je ris tout seul. ([Le samedi 21 avril 1906], VI, 72)

Puis le 14 janvier 1908 :

Vous êtes vraiment bien faschant de ne pas faire donner petites nouvelles que je demande. Fouèvre ou plus ? Rhume descendu ou pas ? Mansgé ? Dormsi ? (pas manger truffes moschant, très toxique pendant rhume) Lesvé ? toujours pas sué ? Pourtant bien utile pour éliminations. Genstil j'ai eu de telles crises aujourd'hui, si fantastiques, que pas très facile vous escrire. Votre petite correspondance m'a bien amusé [...]. (VIII, 31)

Et encore en 1912 :

Bon petit Mignibuls

Est-ce que vous pouvez dire nouvelles sans même vous fatiguer à écrire ?

Quelle nuit ?

Quelles dispositions morales ?

Quel jour consultation ?

Je vous donne bien le bonjour mon cher, cher Genstil [.]

Marcel. ([Mars ? 1912], XI, 72)

Ce sont les mêmes questions, les mêmes demandes que Jeanne adressait à Marcel, mais cette fois c'est Proust qui demande à Reynaldo de lui donner son corps par écrit, c'est lui qui ne peut s'empêcher de tenir son « petit Mignibuls » sous son regard. Marcel n'est plus prisonnier de sa mère : il a pris sa place. Avec ses autres correspondants, Proust garde la position de repli instaurée dans sa relation avec Jeanne, et met de l'avant dans ses lettres, pour se protéger, son corps de souffrance. Avec Reynaldo, les rôles sont inversés : Marcel demande, il réclame le corps de son correspondant. Il s'est fait mère et père de sa mère, il a pris la créativité maternelle pour se faire lui-même créateur, et Hahn est devenu, en quelque sorte, le petit enfant que Proust surveille et distrait par son écriture, l'enfant à qui il peut écrire de longues lettres jouissives.

Proust n'a pas plus parlé de son œuvre à Reynaldo qu'à n'importe qui d'autre *dans sa correspondance*. En cela, nous pouvons dire que la dynamique d'élan et de repli est la même partout, dans toutes les lettres proustiennes. Pourtant, nous l'avons vu, le transfert ne joue pas de la même façon avec Reynaldo Hahn entre 1906 et 1914. Entre son hystérie et sa névrose obsessionnelle, Marcel Proust a pu trouver, dans l'espace transitionnel qu'il s'est lentement aménagé, une voie possible pour se défaire de l'emprise de Jeanne, en prenant la place de sa mère, en « déraisonnant » avec Reynaldo, et en « déraillant » de son discours habituel : « *Donc mystère, je m'épanche avec vous comme avec Maman.* » ([Le 17 ou le 18 juillet 1909], IX, 145-146. Nous soulignons.) Jusqu'à la publication de *Du côté de chez Swann* au moins, Hahn aura été, pour la seconde fois de sa vie, après huit ans de rupture, celui à qui Proust s'adresse, celui à qui il adresse son discours épistolaire, celui à qui il adresse « la progressive apparition d'une pensée vers une vérité » (Schneider) :

Bonjour, mon vieilch ami Reynaldo,

À cette heure-ci tu dois faire dodo, et moi j'en profite pour te donner bonsoir puisque quand tu es réboulé tu refuses toujours. Je suis sûr que tu as bien chansté, mais j'avais trop fievrech de poussière et de foin, je me suis haboulé, mais ne suis pas allé. Je vais te laisser dormsir, mon genstil, et je vais vite trabouler, car j'ai encore vingt petits dessins à faire cette nuit pour mon genstil, que Nicolas brûleh et brûleh si bien que tu ne sais pas que je suis devenu un maître. Je serai connu plus tard appelé

Le Reynaldone, ou de l'Asmatico, ou de l'Ippico, ou du Dormisoso. Et toutes mes œuvres seront reconnues, parce qu'il y a dessus : à R. H. ([Le mardi soir 28 avril 1908?], VIII, 103-104)

Adieu mon vieux genstil, je ne peux pas dire que je pense souvent à toi, car tu es installé dans mon âme comme une de ses couches superposées et je ne peux pas regarder du dedans au-dehors ni recevoir une impression du dehors au-dedans, sans que cela ne traverse mon binchnibuls intérieur devenu translucide et poreux. ([Cabourg, vers le 17 ou le 18 août 1911], X, 333-334<sup>42</sup>)

Proust « cause » toute la nuit par lettre avec Reynaldo, comme il le faisait avec Jeanne ; il « s'épanche » avec lui « comme avec [sa] Maman » ; Marcel fait de Reynaldo son public, lui qui est devenu, aux yeux de son ami, « translucide et poreux ». Les deux amis ne discutent ni de littérature ni de musique dans leurs lettres — du moins dans celles qui nous sont parvenues. Il n'y a pas de compétition entre les deux hommes sur un même terrain de créativité ; Proust n'entrait pas dans les conceptions de Hahn sur la musique. Était-il tout de même un admirateur de son œuvre musicale ? Il est difficile de se prononcer sur ce sujet. Certes, Marcel encourage Reynaldo, il lui dit qu'il a du génie. Mais dans la deuxième grande période de leur correspondance, rien ne montre que Proust ait surestimé l'œuvre de son ami — pas plus, d'ailleurs, qu'il a vraiment surestimé les poèmes et la prose de Montesquiou. Pourtant les lettres que nous avons analysées dans ce chapitre sur la correspondance avec Hahn mettent bien en scène un sujet dont « le savoir est porté par les accidents du désir inconscient ». Pour Jean-Bertrand Pontalis, le transfert est « une migration d'une représentation à une autre, d'un monde interne dans un autre, d'un sujet vers un autre<sup>43</sup> ». La position d'écriture de Proust s'est déplacée dans sa correspondance avec Reynaldo, elle a migré d'un monde interne (celui de sa mère) dans un autre (le sien), en transformant les représentations de ce monde, et en changeant sa place de sujet pensé par la mère en celle où, inconsciemment, Proust se met à penser sa mère.





En juillet 1910, Marcel envoie à Reynaldo le dessin d'un vitrail dans lequel il se met en scène, et assigne un commentaire à chaque partie du panneau :

- 1 Buncht dans son lit écoute (*Clair de lune*<sup>44</sup>)
- 2 Bunibuls de l'autre côté de la porte joue l'Ouverture des *Maîtres-Chanteurs*
- 3 Céline<sup>45</sup> à l'autre bout de l'appartement prépare la sole
- 4 Bunibuls fâché d'avoir joué s'en va, pressé, disant *On ne m'y reprendra plus*
- 5 Buncht ému de la genstillesse de Bunibuls pleurse. Une larme est tombée sur le lit, il approche mouchoir de œil où on *voit* les larmes
- 6 A la porte frappent Nicolas et son cousin
- 7 A la porte frappe Ulrich
- 8 Buncht toujours dans lit approche téléphone d'oreilles pour parler Robert<sup>46</sup>
- 9 Buncht levé se lave ses petites pattes
- 10 Buncht lit *Marche Nuptiale*<sup>47</sup> et lève les bras en en reconnaissant la beauté
- 11 Buncht écrit à Bunibuls pour lui dire que *Marche Nuptiale* a génie.
- 12 Le soleil s'étant levé, Buncht a fermé rideaux et s'est remis au lit.
- 13 L'image de Bunibuls apparaît à l'âme reconnaissante de Buncht qui joint les mains vers Dieu, en actions de grâces de posséder un tel ami.
- 14 L'action de grâces terminée, Buncht envoie avec mains béses à Bunibuls
- 15 Docteur-médekin aux lunettes<sup>48</sup> dit à Buncht qu'il va mourir
- 16 Mort de Buncht (cette verrière a beaucoup souffert)
- 17 On a mis bouquets sur le lit où Buncht mort repose
- 18 Tombeau de Buncht sur lequel fleurs, arbres, aubépines au-dessus et soleil maintenant que ne lui fait plus malch. Et son Bunchtnibuls, avec chapeau haut de forme vient au petit Kimetière présenter son adieu à Buncht. (X, 122 -124)

Nous ne lisons plus l'angoisse mêlée de curiosité de Proust devant la chambre de ses parents, petit enfant désespéré et fasciné tournant autour de cette «grosse femme noire», de cette mère phallique qu'avait été Jeanne Proust. Marcel est ici au centre de la mosaïque, au centre de la toile, et ce sont maintenant les autres qui tournent autour

de lui. Reynaldo est représenté en fidèle compagnon ; il est celui qui accompagne Marcel jusqu'à la mort. Mais Reynaldo est surtout l'artiste que « Buncht », personnage inconnu, figurant anonyme, peut admirer, en le *recréant* par l'art, en le représentant dans son art. Marcel est tellement ému par la gentillesse de Reynaldo qu'il pleure et qu'« on voit les larmes » sur son mouchoir : la consolation de Proust, c'est bien que les autres, pour qui il écrit dans l'anonymat et la solitude d'une chambre sombre et glacée, pour qui il ne fait plus qu'écrire — au point de finir par en mourir —, *voient* sa totale abnégation, son dévouement, ses larmes. C'est uniquement dans cette position qu'il pouvait satisfaire sa mère, mais c'est aussi de cette position qu'il réussit à se détacher, à s'expulser, pour enfin atteindre ce lieu incarné, incorporé, d'une écriture qui ne demandait plus qu'à se déployer — dans le Temps.